



DOMINIQUE MISSIKA

*Les inséparables*

Simone Veil  
et ses sœurs

SEUIL



# LES INSÉPARABLES

## DU MÊME AUTEUR

Le Chagrin des innocents  
Itinéraires d'enfants juifs de 1939 à 1947  
*Grasset, 1998*

La guerre sépare ceux qui s'aiment  
1939-1945  
*Grasset, 2001*

Petit Louis  
Histoire d'un héros de la Résistance  
*Hachette littératures, 2002*

Je vous promets de revenir  
1940-1945, le dernier combat de Léon Blum  
*Robert Laffont, 2009*

Enfances  
Un siècle d'histoire  
*Armand Colin, 2011*

Berty Albrecht  
*Perrin, « Tempus », 2013*

L'Institutrice d'Izieu  
*Points, Documents, 2016*

Les Françaises au xx<sup>e</sup> siècle  
*Seuil, 2014*

Thérèse, le grand amour caché de Léon Blum  
*Alma, 2016*

*DOMINIQUE MISSIKA*

# LES INSÉPARABLES

Simone Veil et ses sœurs

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, BD ROMAIN-ROLLAND, PARIS XIV<sup>È</sup>*

ISBN 978-2-02-140057-1

© Éditions du Seuil, octobre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

À la mémoire de Denise  
À la mémoire de Simone



La Ciotat. Été 1934. Quatre enfants en maillot de bain sur la plage. Ils posent. Bien alignés, de l'aînée à la cadette. D'abord, Madeleine, 11 ans, dite Milou, grande pour son âge, Denise, 10 ans, boucles blondes, Jean, 9 ans, bras croisés, et la petite dernière, Simone, 7 ans, un peu à l'écart, la mine boudeuse. La future Simone Veil.

« L'histoire commence comme un conte de fées. Il était une fois, sous le soleil du Midi, à Nice, une famille sereine et unie, à qui l'avenir promettait le bonheur et la paix », raconte Jean d'Ormesson lors de la réception de Simone Veil à l'Académie française.

La suite est une tragédie.



# Prologue



Ma première rencontre avec Denise remonte à l'automne 1990. Elle habitait 1, avenue de l'Observatoire, en face de l'entrée du Luxembourg dans un immeuble spectaculaire. Décoré de têtes de lions, d'éléphants et de personnages, il se dresse majestueusement au coin de la rue Auguste-Comte, à cinquante mètres du boulevard Saint-Michel. Il faut sonner sur le bouton AV (comme Alain Vernay) sur la droite d'une immense porte cochère en bois, grimper l'escalier en marbre sur la gauche dont les marches sont recouvertes d'un tapis rouge. Pour une raison obscure, je n'arrivais jamais à me souvenir de l'étage. Quand je sortais de l'ascenseur au mauvais étage, j'entends encore Denise m'interpeller avec un brin d'exaspération « Vous vous êtes encore trompée ». Mais elle m'ouvrait la porte avec son joli sourire et son regard bienveillant.

Pas une rencontre sans que je lui demande d'écrire son témoignage. Pas une rencontre où elle ne me dise non. Ce que j'ignorais, c'est qu'elle en riait ! Je le sus le jour où je recommandai à Emmanuel Laurentin de France

Culture de l'interroger sur son rôle d'agent de liaison : elle s'était auprès de lui gentiment moquée de mon acharnement. À défaut d'avoir réussi à le lui faire écrire, j'ai été récompensée par tous les articles et les notes écrites de sa main au stylo bille noir qu'elle m'a remis au fil de mes visites, et qui aujourd'hui me permettent d'écrire cette histoire.

Lors d'une de ces entrevues, Denise avait fini par me donner une copie du texte qu'elle avait écrit au mois d'août 1945, quatre mois après sa libération de Mauthausen, et qui commence par des images bucoliques dans le style d'une promenade à la campagne. « On y arrive par un petit chemin légèrement encaissé longeant des prés verts : un ruisseau anime le vallon. Des arbres, des fleurs jaunes semblables à des boutons d'or... » Puis on bascule dans l'horreur, et on finit par « et ceci se passait dans des temps très anciens », comme si elle luttait contre l'effacement des visions de l'enfer, la brume, les marais, les miradors, le froid atroce l'hiver, le soleil aveuglant l'été, et se demandait si tout cela avait été réel. Était-ce bien elle qui était revenue de là-bas ?

Chaque fois, je la croyais sur le point de se lancer dans le récit de ses souvenirs. Elle avait donc écrit à son retour, alors que les cauchemars l'envahissaient et les images l'encombraient, tout en doutant d'elle et de sa capacité à transmettre. Elle ne parvenait pas à s'y remettre. Espoir déçu chaque fois. D'un haussement des épaules, elle me signifiait son refus. Installée dans son fauteuil droit, plus haut que le canapé beige où j'étais assise, elle me répondait

## PROLOGUE

par des phrases courtes, laconiques, souvent inachevées. Je l'écoutais, sa voix harmonieuse, ses gestes étaient distingués et gracieux. Sa mémoire n'était pas bonne, disait-elle, d'autres avaient raconté ou raconteraient mieux qu'elle. Il ne lui restait que des « flashs ». Sa tête se vidait, prétendait-elle, les mots ne venaient pas. Je la sentais cafardeuse. Son regard devenait indéchiffrable, mais il émanait d'elle tant de tristesse que j'étais désarçonnée. À la voir, elle semblait heureuse d'évoquer le passé, voire désireuse de le faire et, en même temps, elle me donnait l'impression de « plonger » et de s'éloigner.

Je fis vraiment connaissance de Simone Veil en 2001. Je lui avais adressé une lettre pour lui faire part de mon désir d'œuvrer au sein de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah où je siège toujours.

Un de mes souvenirs les plus marquants de nos échanges remonte au printemps 2004. Un début d'après-midi, j'étais dans le hall des éditions Robert Laffont où je travaillais, quand je reçus un appel : « Ici, Simone Veil. C'est inadmissible. Personne ne travaille sur le retour des déportés. Vous devriez y travailler. Il n'y a pas de temps à perdre. » S'ensuivit le récit de son séjour en Suisse à l'été 1945, les questions stupides qu'on lui avait posées, l'absence d'écoute, la priorité donnée aux déportés résistants. J'ai obéi à son injonction.

Le plus troublant, c'était d'écouter sa sœur aînée, Denise, qui gardait, elle aussi, un mauvais souvenir de l'après-guerre. Engagée dans la Résistance, déportée à

Ravensbrück, elle parlait peu de ses premiers jours de liberté à Annecy où un convoi de la Croix-Rouge l'avait rapatriée le 29 avril 1945. Elle préférait de loin raconter les tracts qu'elle distribuait à 16 ans au lycée Albert-Calmette de Nice ou des slogans entendus à l'antenne de Radio Londres qu'elle recopiait sur le tableau noir de la classe.

Je les admirais toutes les deux, et elles me fascinaient. D'abord parce qu'elles étaient belles et élégantes. Ensuite parce qu'il émanait d'elles à la fois une forte autorité et une immense délicatesse. Ni l'une ni l'autre n'étaient commodes, et l'avouerais-je, elles me terrorisaient parfois par leur emportement, leur aplomb, leur manière d'affirmer ce qu'elles pensaient, de vous regarder comme si vous aviez dit une énormité, commis un sacrilège, prononcé une parole ou proféré une opinion qui risquait de vous bannir définitivement de leur considération.

Jamais elles ne m'interrogeaient sur les raisons de mon intérêt pour les camps de la mort. C'était un fait acquis. J'avais en quelque sorte réussi mon examen de passage, j'étais de leur côté, à leur côté. Une génération nous séparait, ce qui faisait de moi le témoin des témoins. J'ai tendance à supposer qu'elles appréciaient mon écoute pleine d'empathie et dénuée de pitié. J'œuvrais pour la mémoire des victimes de la Seconde Guerre mondiale depuis longtemps, elles l'appréciaient. Nos rendez-vous avaient le charme des conversations à bâtons rompus, sauf quand j'étais le réceptacle de leurs colères ou de leurs indignations à la suite d'une commémoration oubliée, d'un

## PROLOGUE

ouvrage sur Auschwitz ou Ravensbrück passé inaperçu, ou d'un débat indigent à la télévision.

Le visage fermé, Denise me regardait d'un air dubitatif quand je m'embrouillais dans de vagues explications pour justifier mon absence à une cérémonie ou mon retard à fixer la rencontre avec un résistant qu'elle m'avait recommandé. Elle avait apprécié la biographie que j'avais consacrée à une héroïne de la Résistance, Berty Albrecht, mais elle tenait pour important de parler des familles entières qui s'étaient engagées dans la Résistance. Ce sera le sujet d'un livre illustré que je publierai avec Dominique Veillon, historienne et amie de Denise. Quand nous lui avons apporté le premier exemplaire de ce livre qui lui était dédié, Denise, d'habitude si réservée, s'est exclamée, tout à coup joyeuse : « C'est mon bébé. » Nous avions souri.

Le regard voilé qui surgissait chez l'une ou chez l'autre me bouleversait. Que pouvais-je pour elles ? J'avais le sentiment qu'avec moi, comme avec certaines personnes, historiens, responsables de musée de la Résistance et de la Déportation en qui elles avaient confiance, ceux que Jorge Semprún, ancien déporté à Buchenwald, appelait les « gens du dehors », il devenait possible d'évoquer leur expérience concentrationnaire.



## Première partie



Épilogue . . . . .	239
<i>Remerciements</i> . . . . .	243
<i>Sources</i> . . . . .	245



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 140054 (0000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE